

# HISTOIRE – TRADITION – NOSTALGIE

« ECOUTEZ-LE REVIVRE »

Jean-Pierre BESANCENEY

« Dit RENÉ AMER »

ROCHEFORT-SUR-MER

La Citadelle emblématique (1)

15 Mai 2003 ! Oui, nous sommes bien à ROCHEFORT-SUR-MER, ROCHEFORT que je n'avais pas revu depuis quelque quarante ans, ROCHEFORT où je suis arrivé la veille avec mes deux habituelles compagnes, ma femme et ma non moins fidèle 605 Peugeot (je n'ai pas d'action dans la firme).

Oui, nous sommes bien sur le territoire de la nouvelle et immense Base Ecole 721 de Rochefort que nous visitons en car, dans un véhicule sagement conduit par une jeune fille sage, élégamment vêtue du nouvel et seyant uniforme de l'armée de l'AIR, chemisette blanche et pantalon bleu. Et contrairement à ma femme qui, à mes côtés, apprécie et admire le paysage bucolique et champêtre au sein duquel s'étend, s'étale et s'étire la Base, je regarde – sans les voir – défiler étang, prairie, menhir, bouquets d'arbres, pièces d'eau et autres innovations d'un environnement remarquable qui contribue à faire de cette réalisation non seulement, l'un des fleurons de notre armée de l'AIR mais aussi, nous en reparlerons, un formidable outil pédagogique que nous envie un certain nombre d'autres nations.

Oui, tout en roulant, je regarde sans voir car, en la conjoncture, c'est mon subconscient qui prévaut : le torrent des réminiscences l'emporte sur le défilé du paysage.

En fait, je vis –ou plutôt je revis- à la fois un cauchemar et un rêve. Le cauchemar, lui, cinquante cinq ans auparavant, commence par un tunnel.

## I – LE TUNNEL

13 Janvier 1948, 11 heures du matin ! Sa valise à la main, Jean-Pierre s'immobilise. La masse sombre de la caserne l'impressionne. Comme toutes les bâtisses militaires des villes de garnison, celle-ci est environnée d'un épais mur d'enceinte et apparaît rébarbative au possible. Un vrai pénitencier.

Pas d'erreur ; il s'agit bien du C.R.A.P. 201 (2) sis à la périphérie de la grande ville de NANCY : en débarquant à la gare, il y a moins d'une heure, le jeune homme s'est renseigné sur le chemin à suivre. Et le voilà tout à coup désespéré : c'est ça l'armée de l'AIR ?

Car l'armée de l'Air, Jean-Pierre l'a dans la peau, dans le cœur, dans les tripes. Elle l'imprègne. Il la porte, la transporte, la diffuse autour de lui. Il en rêve depuis dix-huit ans (et probablement plus : il devait déjà y penser quand il était encore dans le sein de sa mère). Il a bien tenté, certes, à l'insu de ses parents et comme beaucoup d'autres, de « s'engager dans l'aviation » lors de sa libération en Avril 1945 (3) Mais il était bien trop jeune : l'officier d'Etat-Major auquel il s'adressait lui a ri au nez. Bon gré mal gré, il lui a donc fallu attendre en piaffant d'impatience, comportement difficile à seize ans. Pourtant, durant deux années, il a du s'y résigner, prisonnier de son rêve, l'œil collé aux nuages, traquant par la pensée, comme un épagneul le suit à la trace, ce gibier à plumes de fer qui ne provenait pas du lac Stymphale (4) mais de ces fabuleuses réserves de monstres ailés que sont, pour lui, les bases aériennes.

Et puis, un jour de Mars 1946, s'est constitué dans sa ville, en embryon d'aéro-club, bien entendu sans avion ni planeur, l'époque étant encore à l'austérité. Il y a couru dans les premiers : sa carte d'adhésion porte le numéro 7. Les réunions se tenaient, deux fois par semaine, dans une sorte de hangar ouvert à tous les vents, hangar que la société de jardinage locale à qui il servait d'entrepôt consentait à partager avec les fanatiques de l'aviation. Durant vingt mois, Jean-Pierre n'a pas manqué une seule réunion, même l'hiver où pourtant, les doigts engourdis par le froid il lui fallait relever les cours que venait leur dispenser l'adjudant qui représentait l'armée de l'Air au bureau de garnison. Et, le dimanche, avec ses camarades, tout aussi passionnés que lui, au lieu d'aller au bal, il se rendait à bicyclette au petit terrain d'aviation distant de neuf kilomètres. Là, à grand renfort de pelles, de pioches, de brouettes de pierres.... et d'ampoules dans les mains,

ils tentaient de remettre en état la piste que les allemands, avant de l'évacuer, avaient rendue inutilisable. A force de persévérance, ils étaient, après sept mois de travail, parvenus à leurs fins et, un dimanche matin du mois de Mai 1947, émerveillés, ils avaient eu, enfin, l'ineffable joie de voir se poser sur « leur terrain », fabuleux Pégase spécialement pour eux descendu du ciel, le plus bel avion du monde puisque c'était celui qui devait, pour la première fois, leur permettre de s'arracher un instant à la grisaille de la Terre : un JU 52.

- « Tu prends racine » ?

Surpris, Jean-Pierre se retourne. Face à lui et, comme lui, une valise à la main, gesticule un grand gaillard au teint rubicond, cheveux taillés en brosse, qui le dépasse de la tête et des épaules et qui, après avoir posé sa valise lui tend la main, son visage juvénile fendu d'un large sourire tandis qu'il articule « Louis LECOURT » !

Tout en serrant cette main qui tient du battoir velu, Jean-Pierre sourit à son tour car à côté de ses cent soixante cinq centimètres, le « LECOURT » en question mesure au moins un mètre quatre vingt. Et il se présente à son tour « Jean-Pierre BESANCENEY ».

Puis tous deux redeviennent silencieux. Leur réaction commune devant l'austère bâtisse est évidente : l'armée de l'Air, dans leur esprit, est synonyme d'espace, de vastitude, de lumière, et la grille de la caserne n'évoque en eux que l'entrée étriquée, sombre et inquiétante d'un tunnel.

A dix pas de là, partiellement abritée du froid par sa guérite, une sentinelle, l'œil goguenard, observe les nouveaux venus. Il s'agit d'un appelé du contingent qui, comme ses camarades désignés pour monter la garde assiste depuis la veille à la répétition de la même scène, l'arrivée de jeunes naïfs dont le sourire se fige soudain, face à l'impressionnante muraille de grisaille que constitue le C.R.A.P. 201.

Et, tout à coup, comme s'ils s'étaient donné le mot, simultanément, les deux nouveaux amis empoignent leur valise, brandissent une convocation sous le nez de la sentinelle, s'engouffrent au poste de police et en ressortent quelques instants après sans leur valise mais flanqués d'un planton chargé de les guider dans les méandres du circuit d'arrivée qu'ils doivent réaliser. Et c'est la série, ennuyeuse et classique, des formalités administratives, effectuées à la suite dans une enfilade de bureaux sombres qui se ressemblent tous par leur tristesse et, paradoxalement, leur obscurité alors qu'ils devraient normalement être bien éclairés du fait d'immenses fenêtres munies de barreaux mais qui, en fait, à travers leurs vitres sales, ne laissent filtrer qu'un clair-obscur.

Interrompues par la « SOUPE » servie à 11 H 45, les dites formalités reprendront à 13 H 30 et, au cours de leurs allées et venues, Jean-Pierre et Louis découvriront que l'armée de l'Air est une imposante organisation d'hommes et de moyens même si ces derniers, en ce début d'année 1948, sont réduits à leur plus simple expression. Pour la première fois, stupéfaits, en croisant ces hommes qui tous, portent sur le côté droit de la poitrine ce symbole qui les fascine, des ailes, ils réalisent qu'il s'agit de fusiliers, de comptables, de chauffeurs, de tailleurs, de cuisiniers et autres ouvriers qui ne sont que les membres individualisés d'une puissante collectivité dont quelques privilégiés seulement sont des « aviateurs » au sens où ils l'entendent.

La dispersion des services et l'étendue de la caserne sont telles qu'il leur faudra l'après-midi pour terminer leur circuit et, en cette soirée du 13 Janvier, sortant de « l'ordinaire troupe » où ils ont du laisser leur carte d'alimentation, ils se hâtent, car il fait froid, de regagner la chambre-dortoir. Les rejoignent, peu à peu, les cinquante quatre camarades qui sont arrivés la veille ou au cours de la journée et qui, comme eux, ont choisi de servir dans l'armée de l'Air. Par petits groupes, ils pénètrent dans l'immense pièce et s'approchent du gros poêle de fonte qui n'a que quelques heures d'autonomie tant est réduite la ration de charbon attribuée pour la nuit. Tous, en arrivant, se débarrassent, de la tenue réglementaire qu'ils ont dû revêtir lors du passage au magasin d'habillement et qui se réduit à une paire de galoches à semelles de bois et une capote de la Kriegs-Marine qui leur tombe aux chevilles. Seul, le grand Louis, grâce à son mètre quatre vingt ne paraît pas trop ridicule dans cet accoutrement.

Entre jeunes gens, fanatiques de l'aviation, la connaissance est vite établie. La sympathie naît spontanément. Les rapports sont simples, directs, les réticences et l'hypocrisie rares. Et, pour cette première soirée, assis côte à côte au bord d'un chalit, Jean-Pierre, Louis, Lucien, Hervé et Georges dont le hasard a voulu qu'ils soient voisins, se trouvent ou plutôt, se retrouvent car un extraordinaire dénominateur commun les unit : leur passion commune pour les avions.

Tous sont anxieux, sinon inquiets, La conjoncture, ils le savent, est si défavorable qu'ils n'ont aucune chance de devenir pilote (5) En cette année 1948, l'armée n'en recrute pas.

Au sortir de la guerre, elle se retrouve avec un surplus de « navigants » formés aux Etats-Unis et dont elle ne sait que faire. Tous espèrent, néanmoins, avoir une chance de devenir mécanicien. Parfois, l'on en recrute quelques-uns. Etre « mécano » c'est pouvoir approcher les avions, les toucher, les déshabiller, vivre dans leur intimité et, surtout, de temps en temps, pouvoir voler. Pour l'instant, ils savent seulement qu'ils ne seront autorisés à souscrire qu'un engagement de cinq ans dans le « service général » avec « désir de servir dans le P.N.N.S. (Personnel non navigant spécialiste). C'est la seule possibilité que peut leur offrir l'armée de l'Air, au lendemain de la guerre.

La Guerre ! Terminée depuis deux ans et demi, elle a laissé autour d'Elle tant de stigmates qu'elle est toujours présente dans les esprits, dans les cœurs et dans les corps. Certains anciens, officiers et sous-officiers qui évoluent sous leurs yeux, sont mutilés. L'un d'eux se déplace avec des béquilles. Un autre a le visage affreusement brûlé.

Et, en confrontant leurs idées et leurs espoirs, tous, au fond d'eux-mêmes, éprouvent le même terrible regret qu'ils n'osent pas formuler : la guerre a fini trop tôt. Car, si le conflit n'était pas terminé, on n'exigerait pas d'eux un Brevet Elémentaire ou un C.A.P. et on ne leur demanderait pas s'ils ont les pieds plats, la cloison nasale déviée ou s'ils vont à la selle tous les jours. Très vite, ils seraient formés, jetés dans la mêlée fracassante de la bataille et se retrouveraient un jour – ou une nuit – les mains rivées aux commandes d'un « SPIT » ou scellées aux poignées des mitrailleuses d'une des tourelles d'un « LANCASTER ».

Mais la guerre est finie ! Alors, silencieux, ils se regardent, la rage au ventre d'avoir dû supporter, quatre années durant, l'uniforme vert-de-gris. La rage au ventre, enfin, alors qu'ils sont aujourd'hui en âge de se battre, d'en être réduits aux corvées de nettoyage ou de pluches dans l'enceinte d'une caserne alors qu'ils ne rêvent que combats et batailles en plein ciel.

Ils ne savent pas encore – mais ils auront tout loisir de l'apprendre par la suite – que, s'il existe parois des servitudes sans grandeur, il n'y a jamais par contre, et dans l'armée de l'Air en particulier, de grandeur sans servitude.

Et, de 19 heures à l'extinction des feux, en cette soirée du 13 janvier, comme d'ailleurs durant les vingt-six autres qui vont suivre, à la lueur parcimonieuse des deux orphelines que sont les deux ampoules qui a elles seules tentent d'assurer l'éclairage de l'immense dortoir, rassemblés par affinités, tous, par petit groupes de cinq ou six, participeront à ces colloques vespéraux passionnés dont la thématique, désespérément uniforme, portera exclusivement sur la guerre aérienne et, en particulier, sur la prestigieuse amazone qui l'a marquée de son indélébile empreinte : la R.A.F.

La R.A.F. ? Une merveilleuse maîtresse, certes pour ces enrégés du ciel qui ne rêvent que plaies et bosses. Mais une maîtresse qui appartient à d'autres. Or chacun sait que les maîtresses des autres n'intéressent les hommes que dans la mesure où ils espèrent avoir la chance de les séduire et la R.A.F. est incorruptible : elle appartient au Royaume-Uni. Néanmoins, c'est une grande dame princière qui s'est défendue avec un tel courage et battue avec tant de panache qu'aujourd'hui encore elle fait l'admiration de tous.

Et, pâles de dépit d'être obligés d'admettre la primauté d'une séductrice qui n'est pas française, nos futurs navigants se résignent néanmoins à lui rendre l'hommage qu'elle mérite. Tous savent, en effet, ce qu'ont accompli les « ANSON », « WELLINGTON », « STIRLING » et « MOSQUITOS ». Tous connaissent les exploits réalisés par les pilotes des « SPIT » et « TYPHOON » ainsi que l'héroïsme déployé par les équipages des « HALIFAX » et des « LANCASTER » face aux « MESSERSCHMITT 109 » aux « FOCK-WULF 190 » et à la « FLACK » Dans l'enfer des nuits noires de nazisme, lors des retours poignants et terribles au sein de carlingues éventrées et déchiquetées. Mais tous savent aussi – et c'est le seul baume qu'ils puissent appliquer sur ces plaies si difficiles à cicatriser que sont les blessures d'amour-propre – tous savent aussi que la R.A.F., pour britannique qu'elle reste, a quand même quelques gouttes de sang français dans les veines. Valeureux combattants, quinze des nôtres, en effet, ont participé à la « bataille d'Angleterre » et le sacrifice des « MOUCHOTTE », « MARIN LA MESLÉE » autant que le courage des « CLOSTERMANN », « Jules ROY » et tant d'autres, nous permet de regarder les Anglais en face.

Quand à cette autre Princesse ailée, richissime celle-là et qui a nom « U.S. AIR-FORCE », personne n'en fait état – à dessein- car l'évoquer serait faire ressortir d'autant plus cruellement le dénuement qui nous caractérise face à la surabondance qui est la règle chez nos alliés américains.

De ce dénuement, si tragiquement à l'ordre du jour, nul ne parle. A quoi bon. Chacun sait, en ce début d'année 1948, que nous n'avons presque pas d'avions, peu de maintenance organisée, peu de moyens, peu ou pas d'infrastructure. Chacun sait aussi que les « FARMANN », les « POTEZ 631 », les « MORANE 406 », les « LEO 453, les « DEWOITINE 520 » ont pratiquement disparu et les rares rescapés que l'on peut apercevoir, ça et là, sur les terrains sont périmés ou inutilisables.

Tout reste à créer. L'armée de l'Air n'est encore qu'une fillette qui doit, pour cacher sa nudité, solliciter les vieilles nippes de ses grandes sœurs britanniques et américaines, avantageusement adultes, elles, et coquettement vêtues.

Alors, parce qu'ils sentent instinctivement que l'abondance n'engendre parfois que la médiocrité et qu'au contraire, de la pauvreté, peut surgir l'efficacité et la grandeur, pour tenter de pallier la terrible carence, ce 13 Janvier 1948, réunis entre les murs tristes et sombres du C.R.A.P. 201 de Nancy, cinquante quatre garçons de 18 ans vont décider de se consacrer passionnément à cette petite fille dont la mère est morte en la mettant au monde en 1940, et qui s'appelle l'armée de l'AIR. Spontanément, ils lui feront cadeau du seul trésor qu'ils possèdent ce jour-là, en plus de leur valise : leur idéal. Et c'est pour avoir passionnément désiré qu'elle grandisse et qu'elle devienne une femme opérationnelle et féconde que, vingt ans après pour l'avoir servie et lui être restés fidèles jusqu'au bout, dix sept d'entre eux dormiront de leur dernier sommeil dans les nécropoles françaises et étrangères.

Bien entendu, cela ils l'ignorent en ce 13 Janvier 1948, au moment précis où le clairon sonne l'extinction des feux. Jusqu'au huit Février, cette même sonnerie, horloge claironnante itinérante de toutes les casernes du monde, rythmera inlassablement ces journées d'hiver qui n'en finissent pas d'user leur grisaille : à huit heures, rassemblement dans la cour pour la répartition des corvées qui vont des pluches traditionnelles au ravitaillement en combustible en passant par le nettoyage des bureaux et locaux.

Comme le temps paraît long quand on ne pense qu'aux avions, que l'on rêve d'un manche... et que l'on ne manipule journellement... qu'un balai, une pelle à charbon, une serpillière ou un couteau à légumes !

Et puis, ce huit Février, vers 11 heures, coup de tonnerre ! Le clairon s'époumone : rassemblement. A cette heure là, le fait semble insolite. Il l'est à ce point qu'en quelques minutes, même les habituels retardataires, intrigués, sont présents. Les autorités sont là, du sergent de semaine au lieutenant, commandant la compagnie qui tente de faire mettre les futurs soldats au garde-à-vous. Apparaît alors, très pâle (tous apprendront par la suite qu'il est plutôt rougeaud de visage) un capitaine inconnu qui est, paraît-il, le commandant des Services Généraux.

Manifestement, et bien qu'il tente de se contenir, il est hors de lui et, en arrivant, hurle plutôt qu'il n'articule :

« Quel est l'hurluberlu qui, il y a un quart d'heure, s'est permis d'accoster le Colonel dans la cour » ?

Il est des crimes de lèse-majesté dont on sait instinctivement, avant même d'avoir acquis la moindre notion de théorie, qu'ils ne doivent pas être perpétrés ! Chacun se regarde, effaré. Et puis, du dernier rang, apparaît une main, une main entière et non un doigt. Elle émerge lentement, comme à regret, de l'anonymat bleu sombre des capotes et se lève avec une certaine majesté, un peu à la manière des athlètes qui saluent. Pourtant, la silhouette du propriétaire de la main en question n'a rien d'athlétique.

Visiblement, le capitaine est surpris. Il ne s'attendait pas à démasquer si rapidement le coupable et cette spontanéité le désarçonne quelque peu. Mais très vite, il réagit :

« Sergent, faites rompre les rangs. Que tous regagnent la chambre et y attendent les ordres » ! Et, féroce et aimable, s'adressant à l'inculpé :

« Par ici mon ami » !

Il est des instants d'une vie juvénile où l'on apprécierait de n'être l'ami de personne. Et, tout en se dispersant, chacun se retourne et accompagne du regard l'infortuné qui, à six pas, tête basse, suit le capitaine : personne ne voudrait être dans sa capote.

Vingt minutes après, le clairon retentit à nouveau : re-rassemblement ! On se rue dans la cour et, après le cérémonial habituel, le lieutenant de compagnie annonce : « Cet après-midi, visite médicale pour tous. Demain matin, signature de votre engagement au siège du Commissariat de l'AIR, en ville. Demain soir, départ pour le C.I.M.T. 236(Centre d'Instruction Militaire et Technique)

Une explosion de joie salue ces paroles. Surexcité, chacun regagne le cantonnement et tous, en arrivant dans l'immense pièce, y trouvent le trublion dénoncé par le capitaine qui, frileusement, tend ses mains vers le poêle. On se précipite, on l'entoure, les questions fusent : Alors ?

L'intéressé s'explique : ce matin, en balayant le garage, par la porte entr'ouverte j'ai vu arriver le colonel GOURILLON. Alors, sans réfléchir, j'ai couru à sa rencontre et, à six pas, je me suis mis au garde-à-vous. Il s'est arrêté, m'a demandé qui j'étais et ce que je voulais.

Je lui ai répondu que je faisais partie des 54 candidats à l'engagement qui étaient là depuis un mois et que nous nous demandions, chaque jour, si nous allions enfin pouvoir signer notre contrat. Oui, rassurez-vous m'a-t-il dit ; avant trois jours, vous serez à Aulnat. Et il est reparti.

Un quart d'heure après, c'était le rassemblement et j'étais convoqué chez le capitaine. Vous m'avez, m'a-t-il dit, fait prendre la plus belle engueulade de ma vie. Mais vous ne l'emporterez pas au paradis : j'ai des amis au C.I.M.T d'Aulnat ; je vais vous pistonner... et vous serez reçu et traité comme il convient.

« Veuillez accepter mes excuses, mon Capitaine, ai-je répondu. Je ne savais pas. Il y a quarante six mois que je rêve d'entrer dans l'armée de l'AIR ! Alors, comme nous sommes là à attendre depuis un mois et que personne ne peut répondre à nos questions, apercevant le Colonel, j'ai pensé qu'il était le seul à pouvoir le faire ».

Le Capitaine, alors s'est radouci. Il m'a fait asseoir et nous avons discuté un moment de choses et d'autres. Finalement, il m'a confié « ne craignez rien ; je ne veux pas entraver votre carrière et n'entreprendrai rien à votre rencontre. Mais vous avez commis une faute : sous aucun prétexte on ne doit, directement, s'adresser au Colonel avant d'en voir référé à son Commandant d'unité. Ne l'oubliez jamais. Pour votre punition, vous allez balayer mon bureau ».

Je me suis exécuté ; mais la chose a été vite faite : le bureau était propre. Avant de partir, en me serrant la main, il m'a dit « bonne chance, mais c'est là un souhait superflu tant j'ai la conviction que vous ferez une belle carrière ! »

On congratule le courageux qui a pris un tel risque. Mais –encore lui – le clairon dont l'exécutant n'a rien d'un asthmatique, rappelle soudain à tous qu'il est l'heure du repas. Gamelle à la main, on se dirige vers le réfectoire troupe. Seul reste près du poêle – mais peut-être n'a-t-il pas faim après tant d'émotions – le héros du jour qui n'est autre que l'auteur de ces lignes. Et, tout à coup, il reçoit dans le dos, assénée de main de maître, une claque magistrale tandis qu'une voix de stentor s'exclame derrière lui : « Toi, t'est un homme » !

Vacillant sous le choc, l'intéressé se retourne et, surpris, aperçoit une immense et sympathique silhouette au torse impressionnant, bras de débardeur, musculature puissante, visage avenant malgré la brosse austère des cheveux d'un noir de jais. A côté de lui, également souriant, yeux gris facétieux, cheveux châtons, visage enjoué, taille et corpulence normales celles-là, se tient un deuxième lascar. A leur tour LOUIS LECOUR et George LATROYE observent leur vis-à-vis. Sans sa capote, il est mince, presque frêle, un peu plus grand que Georges. Son visage émacié est pâle, ses joues creuses. Mais il a de beaux cheveux châtons clairs, ondulés, très soignés et il faut le dévisager à plusieurs reprises pour découvrir que, sous les très longs cils qui les dissimulent, les yeux verts d'eau, des yeux étranges, des yeux un peu tristes d'enfant gâté.

Les trois jeunes gens s'étudient mutuellement une seconde... et le courant passe, ce qui se traduit par une énergique poignée de mains.

Entre eux vient de naître et – extraordinaire ciment prompt – instantanément de se solidifier un sentiment, un sentiment trop beau, trop vaste, trop pur pour que l'on puisse le définir, un sentiment qui n'a de nom dans aucune langue parce qu'il n'existe nulle part de terme assez noble pour le dépeindre, un sentiment qui tient à la fois de la solidarité administrative, de la camaraderie militaire, de l'amitié virile et, à condition de l'élever au cube, de cette fraternité qui soude entre eux ceux qui, sur leur uniforme bleu nuit, arborent cet emblème ineffable, des ailes, un sentiment hors du commun qui va durer quelque cinquante ans et même plus car, malgré la mort tragique de l'un de ces trois mousquetaires, il se perpétue encore aujourd'hui.

La question fuse, directe, comme est direct tout ce qui émane de Louis LECOUR « Au fait rappel-moi ton nom ! »

Un sourire éclaire alors le visage anguleux de l'interpellé :

« Jean-Pierre BESANCENEY »

-----

Le car roule toujours sur l'immense Base et, encore et toujours, je reste prisonnier de mes souvenirs :

-----

Février 1948 ! Arrivée au C.I.M.T. 236 d'AULNAT près de CLERMONT-FERRAND. Situé au pied du Puy-de-Dôme que nous aurons l'occasion de découvrir sous toutes ses faces durant d'interminables

jours, le « Centre d'Instruction Militaire et Technique » d'Aulnat ne me laisse pas de bons souvenirs. C'est toujours le « cauchemar-tunnel ».

Discipline rigoureuse, école du soldat, étude et maniement d'armes avec, tout d'abord, d'immenses carabines italiennes – probablement des prises de guerre comme les capotes de la Kriegsmarine – puis avec le MAS 36 et le FM 24 modifié 29. Théorie, interrogations écrites, revues de détail, d'armes, de chaussures, de paquetage, inspections de tous ordres, interminables séances de tir organisées et réglées aux sonneries du clairon, « l'instruction » étant dispensée par un ancien caporal de la Légion, marches de jour et de nuit, montée au sommet du Puy-de-Dôme avec sur le dos, le ravitaillement, le harnachement habituel et l'armement, tout cela par un froid rigoureux parfois – nous sommes en Février -. De plus, les dimanches et autres rares journées de repos sont obligatoirement passées au camp car, en tant que « bleus » nous sommes consignés sur place, tant que « l'instruction » n'est pas terminée. Comme ils sont loin les Spitfire, Mustang, Marauder, Halifax et « autres Lancaster » qui nous font tant rêver !

Trois mois de classes à Aulnat ! Croyez-moi jeunes recrues de l'actuelle armée de l'Air, c'était « DUR-DUR ». Mais pour accéder à ces avions qui nous fascinaient, il fallait en passer par là. Et nous l'avons fait.

Et puis, un jour – le 10 Mai 1948 dixit l'état signalétique et des services – avec deux autres camarades dont j'ai oublié les noms, ordre de mission en poche, nous avons pris le train pour ROCHEFORT.

Toujours je me souviendrai de cette arrivée. Il est, à peu près, dix sept heures et, la première chose qui me frappe, c'est l'implantation insolite de cette gare en forme d'arc de cercle. Nous sommes encore en période de contraintes, au temps des galoches à semelles de bois et de la carte d'alimentation. C'est dire que, contrairement à notre époque, nous sommes habitués à la dure et à l'effort quotidien. C'est pourquoi, sans hésiter et sans rechigner, après nous être renseignés, sac marin sur l'épaule, nous prenons, à pied, la route de la Base qui ne se situe pas précisément à côté de la gare.

Depuis des mois que mes deux compagnons et moi en rêvions, nous voici enfin arrivés au terme de notre première étape, une grande, haute, imposante et énigmatique GRILLE métallique : la prestigieuse Base-Ecole 721 est devant nous. Très émus, plein d'espoir mais également d'appréhension, nous nous interrogeons :

Base-Ecole 721, que nous réserves-tu ?

(à suivre)

\*\*\*\*\*

- 1 – Extrait de « CETTE FRANCE QUE J'AI DANS LA PEAU » à paraître
- 2 – Centre de Rassemblement et d'Administration du personnel de l'armée de l'Air
- 3 – Cela se passait à Stuttgart où il avait été déporté dans un camp de travail
- 4 – Selon les anciens de l'Antiquité, de fabuleux oiseaux aux ailes et au bec de fer vivaient au bord du lac Stympale.
- 5 – En fait, un seul d'entre eux – sur 54 – y parviendra.

